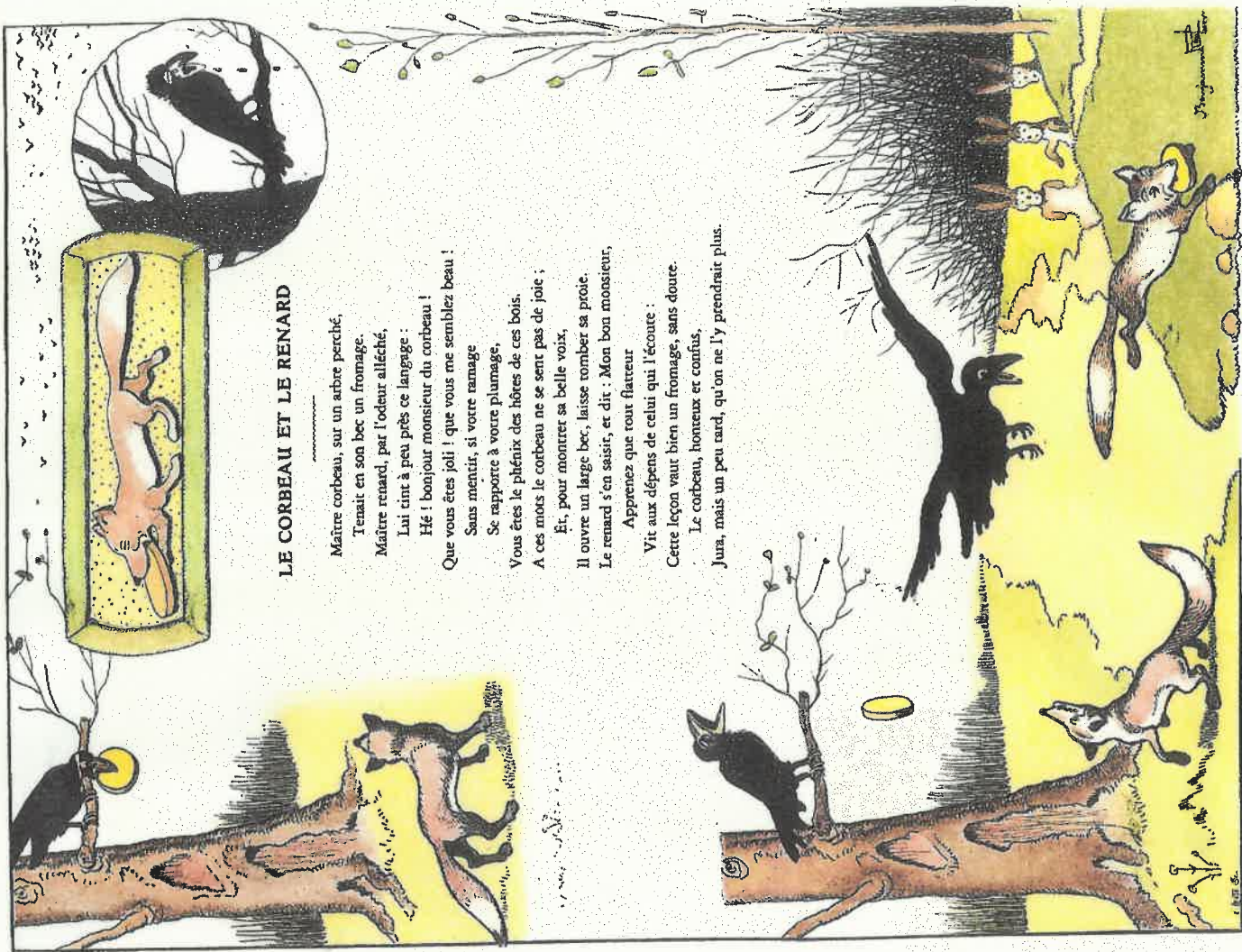


### LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale ayant chanté  
 Tout l'été,  
 Se trouva fort dépourvue  
 Quand la bise fut venue :  
 Pas un seul petit morceau  
 De mouche ou de vermineau.  
 Elle alla crier famine  
 Chez la fourmi sa voisine,  
 La priant de lui prêter  
 Quelque grain pour subsister  
 Jusqu'à la saison nouvelle.  
 Je vous paierai, lui dit-elle,  
 Avant l'ouï, foi d'animal,  
 Intérêt et principal.  
 La fourmi n'est pas préteuse :  
 C'est là son moindre défaut.  
 Que faisiez-vous au temps chaud ?  
 Dit-elle à cette emprunteuse. —  
 Nuit et jour à tout venant  
 Je chantais, ne vous déplaïse.  
 Vous chantiez ! j'en suis fort aise.  
 Eh bien ! dansez maintenant.

### LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,  
 Tenait en son bec un fromage.  
 Maître renard, par l'odeur alléché,  
 Lui tint à peu près ce langage :  
 Hé ! bonjour monsieur du corbeau !  
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
 Sans mentir, si votre ramage  
 Se rapporte à votre plumage,  
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.  
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;  
 Et, pour montrer sa belle voix,  
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
 Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,  
 Apprenez que tout flatteur  
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.  
 Le corbeau, honteux et confus,  
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.



## LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :  
Le lièvre et la tortue en font un témoignage.  
Cependant, dès celle-ci, que vous attendrez point  
Sans que moi ce soit. Sûr ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il faut vous parer  
Avec quatre grains d'effélore.

— Sage ou non, je parle encore.

Aurez-vous fait ; et de tous deux

On n'a plus du tout les enjeux.

Savoir quel, ce n'est pas l'affaire.

Ni de quel âge l'en concert.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;

J'en suis de ceux qu'il faut laisser, prêt d'être allé.

Il s'échappe des chiens, les renvoie aux volées.

Et leur fait suspendre les haies.

Ayant, ah-je, du temps de reste pour brouter.

Pour dormir, et pour rêver

D'un vent le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sevanier.

File part, elle s'évanouit ;

Elle se hâte avec tendre ;

Viens la pagure à peu de glèbe.

Croit qu'il y va de son honneur :

Il s'assure à toute autre chose

Qu'à la victoire. A la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière

Il partit comme un trait ; mais les chiens qu'il fit

Furent vain : la tortue arriva la première.

En bien ! lui cria-t-elle, avancez pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Ma femporter ! et que voulez-vous

Si vous portiez une maison ?

## LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désolait

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun, qui cherche aventure,

Et que le faim en ces lieux attrait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que votre majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désolant

Dans le courant.

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

Comment l'aurai-je fait, si je n'étais pas né ?

Reprit l'agneau : je t'en encor ma mère. —

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —

Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;

Car vous ne m'égalez guère,

Vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.